

## Houblier

*(Juillet 1936, au large de Barcelone, le Chellah ramène vers Marseille trois cents français.  
L'un d'eux écrit.)*

Au loin déjà les côtes catalanes ne sont plus qu'un tremblement de chaleur, mais si depuis quelques temps les coups de feu n'atteignent plus mes oreilles, ils résonnent encore à mon front. C'est beau mais ça sonne faux.

Comment pourrais-je regretter un pays où je n'ai passé que deux jours et deux nuits ?

C'est sur moi que je m'apitoie une fois de plus.

J'aurais aimé avoir envie d'enjamber le bastingage. Encore une idée. Je n'aurais jamais le courage des héros de mon enfance. D'ailleurs dans les livres d'aventures de la bibliothèque de l'école, les bateaux c'était toujours des départs, de l'espoir. Le chellah lui, il navigue à contresens, il me ramène au port d'attache, mais ce n'est pas le retour de l'enfant prodigue, oh non, le cœur n'y est pas.

Je n'ai pas pu courir.

### Courir

Courir de père en fils. Tout ça parce qu'au village, chez les callotins tu as droit à l'école des frères et tu es bon pour la cuplette et les agrès, chez les rouges tu vas à la laïque et tu deviens coureur à pied. A moi l'Amicale Laïque, à toi le patro, à toi la souplesse, à moi le souffle.

Petit fils de canut, il me fallait des jambes. Ça tombait bien, elles aimaient aller de vitesse avec impétuosité, ça je l'avais lu dans mon dictionnaire Larive et Fleury, le cadeau du maire pour le certificat d'études.

Ce diplôme que j'avais tant voulu, pour entrer au lycée.

Pas pour toi mon fils.

Ce ne fut que les réveils matinaux, la cité, les métiers à réparer et les mètres de tissu à voir défiler dans la chaleur et l'humidité.

Heureusement il me restait du temps.

Je l'ai confié à mes foulées d'échalas.

Ou je l'ai passé à puiser inlassablement dans cet archivage alphabétique de mots que, selon l'expression consacrée de ma mère, je finirai bien par connaître par cœur.

Les mots. Les lire. Les dire. Et les écrire.

### Ecrire

Je voudrais toujours écrire. Pour le plaisir. Pas forcément des phrases. Ni même des choses sensées. Mais des mots. Toujours des mots. J'aime les mots posés noir sur blanc.

Bateau ; Même bateau.

Non pas bateau.

Pas aujourd'hui.

Charmille. J'aime enlacer le che et les lle .

Et puis les bien balancés, les bien habillés.

Saltimbanque, mon préféré.

Saltimbanque, de ça aussi j'en ai rêvé. D'ailleurs un jour, au monument aux morts, à la cérémonie du 11 novembre monsieur Niget en a parlé,

voilà votre dernier il à l'âme artiste, et mon père de répondre, je ne veux pas qu'il soit fainéant.

Le dernier c'était moi. Dans la famille c'était facile, il n'y avait qu'un premier et un dernier.

Mon frère et moi ; L'aîné et le dernier servaient d'ailleurs à nous désigner plus sûrement que nos prénoms.

Mais lorsqu'il s'est agit de courir les positions se sont définitivement inversées. Sans discussion, j'étais le premier.

## Le premier

Le premier à Barcelone, j'étais venu pour ça.

Joyeuse troupe, Grenoble-Perpignan en train, puis le bus avec les autres français, et la fierté d'en être. Je crois que j'étais content.

Oui je crois bien que j'ai aimé les rencontres en villes. Les irlandais et leurs bières chantantes, les hongrois plus discrètement fraternels. L'hôtel sur les ramblas. La nuit catalane chaude et moite à attendre la fraîcheur du petit matin et espérer les joies du lendemain.

Pas pour toi mon gars.

Les premières détonations encore prises pour les pétards de la fête à venir.

Les cris. Les rafales. La canonnade. Les sirènes. L'incompréhension sur les visages de mes compagnons.

Puis devant la réalité, l'hébétude plus que la peur, les gestes machinaux, suivre les autres, monter sur ce rafiote et une fois le corps à l'abri, la tête qui fonctionne à nouveau, Barcelone qui n'existe plus, l'eau qui déjà nous en sépare.

Même pas une peur rétrospective, même pas déçu car rien ne s'est passé, impossible de faire le deuil de quelque chose qui n'a pas été, simplement un sentiment de trahison.

Et la colère qui va avec. Ils n'ont pas le droit ! Qui sont-ils pour me faire ça ? Ils ne se rendent pas compte, il faut leur dire qu'ils nous laissent courir, ils régleront leurs comptes après.

Qu'ils me laissent courir ! J'aurais voulu qu'ils me laissent courir.

## Courir

Je n'ai jamais appris. Pas épais, piquet, asperge.

Ma mère s'inquiétait, elle imaginait un ver solitaire en permanence à l'affût du pain de mes goûters.

Mais le père était un malingre tout en nerfs, alors on a finit par dire que mon frère avait pris les kilos de maman et que j'avais hérité de l'énergie paternelle.

Celle qui me servait dans les chemins en côte, à la sortie d'un lacet, à donner le coup de rein décourageant définitivement les adversaires encore accrochés à mes basques.

C'était rarement difficile, plus le terrain était dur, plus il creusait les écarts, comme si cette difficulté ne changeait rien à mon rythme, mais n'avait d'effet que sur le corps et le moral des autres.

Là où ils geignaient je soufflais à peine, et quand ils profitaient d'un répit pour reprendre leur souffle je décampais.

D'ailleurs les autres je ne m'en occupais pas, moi toujours devant, simplement au bout d'un moment ils avaient lâché prise, je n'entendais plus leur souffle dans mon dos.

Alors il ne me restait plus qu'à répéter les mots que j'aimais pour occuper mon esprit jusqu'à l'arrivée. Parfois même je les chantonnais à mi-voix : obsolète, immarcescible, odalisque. Et sur mon passage, la surprise : il chante, qu'est-ce qu'il dit ? Il parle tout seul.

Il parle tout seul.

C'est ce que j'ai pensé, lorsque j'ai entendu mon père les premières nuits, à son lever vers quatre heures.

Ce n'était pas sa voix, ni même des chuchotements, juste un souffle, suffisant dans le silence pour devenir un rendez-vous régulier, un dialogue à sens unique, lui devant sa chicorée, moi allongé sur le dos les yeux fermés pour mieux l'écouter.  
Ses tracas, les petites misères, la grande aussi et ses colères.  
Jamais ses rêves.  
C'est de lui que je tiens cette habitude de parler seul.  
J'ai bien vu, tout à l'heure, sur le pont, quelques regards se retourner. Surpris, amusés.  
Désapprobateurs le plus souvent.  
Ce que j'écris j'ai besoin de ma voix pour l'entendre.  
Bateau cercueil de nos espoirs, tu ne convoies que des tonneaux de vinaigre et des barriques de fiel.  
Trop théâtral.  
Fausse colère.  
Contre qui ? Les hommes ? Les dieux ? Il faudrait croire en un dieu pour imaginer qu'il est source de ma contrariété. Le petit Jésus t'a puni, couinait tante Jeannette quand j'étais mioche, et même le père y trouvait rien à redire.  
Mais je ne suis plus mioche et Jésus n'a rien à voir avec cette histoire.  
Ni les hommes.  
Même pas ceux qui ont déclenché ces combats. Ils guerroient pour eux, pas contre moi. Je n'existe pas plus qu'ils n'existeraient si je n'avais été là pour entendre leurs armes.  
Nous ne nous sommes pas vus.  
Ils ne me connaissent même pas. Et demain je les aurais oubliés.

## Oublier

J'ai failli l'écrire avec un h. Houblier. Comme s'il s'agissait d'un arbre. Ou j'irai m'asseoir, afin que l'on m'oublie. Plus besoin de travailler. Ne rien faire.  
Protégé de la pluie par son feuillage.  
De la vie par son ombrage.  
L'habit du poète maudit est trop grand pour moi. Rimbaud allait dans l'autre sens. Avec un aller simple. Alors que toi pauvre coureur à pied, tu ne rêvais que d'un retour triomphal.  
D'y penser j'en souris maintenant. Sourire vinaigre que je connais trop bien. A peine un rictus. Qui écorche les lèvres. La gorge. Les tuyaux, jusqu'au cœur.  
Moi dont on vente le souffle, qu'on accuse d'avoir pactisé avec Eole, j'étouffe de n'avoir pu m'époumoner sur la piste de ces Olympiades qui devaient clouer le bec aux fascistes.  
Nos jeux olympiques contre les leurs. La République plus forte que la dictature. Barcelone plus belle que Berlin.  
Tout ça pour rien.  
Pas de jeux. La guerre.  
Et moi sur ce bateau à me morfondre.  
Pourquoi les choses ne vont-elles pas comme elles le devraient. Comme on les voudrait.  
Comme on les a rêvées.

Il y a ce bruit qui court.  
Au début je n'ai pas voulu l'entendre. Il vient de la terre paraît-il.  
Alors jetez-le à la mer, je ne veux pas l'entendre, même si tout est joué, gardez-le pour vous.  
Ne m'adressez pas la parole.  
Peine perdue. Course perdue.

On ne gagne jamais contre un bruit qui court. La lutte est inégale.

Il est là sur le pont et j'ai beau lui tourner le dos, je ne lui échapperai pas.

Il fait chaud.

Ce n'est plus un bruit, ce sont des mots. Le télégramme est sali de la sueur des mains qui se le sont passé. Il porte l'en-tête de la Fédération Française des Sports Athlétiques, le dessin d'un homme qui court.

Il ne dit rien que je ne sache déjà.

Comme les mots du docteur devant celle qui avait été notre mère, « elle est morte » et mon impuissance devant une autorité qui en affirmant une réalité la rend irrémédiable, me laissant seul, hier enfant avec mes pleurs, aujourd'hui coureur amer, en tous cas dépourvu de l'espoir de pouvoir revenir en arrière.

J'ai l'impression d'étouffer.

Il faudrait crier.

Pourquoi vouloir écrire tout ça ? Sur le papier les mots s'écrasent, ils ne résonnent plus.

Ils ne servent à rien.

Il faudrait crier.

Crier

A force de l'écrire, ils l'ont entendu.

Ce n'était, je crois, que du désarroi, mon désir de combler le vide devant moi, peut-être une fuite, un appel au secours, oui, c'est ça, je réclamaï de l'aide pour inverser le cours des choses.

Ils ont dit que j'étais un provocateur. Que j'en avais appelé à la révolte. Que j'avais incité les marins à se mutiner pour retourner à Barcelone. Que j'avais insulté l'uniforme de la Marine. Que j'étais dangereux. Ou fou. Ou les deux à la fois.

La cale est humide ;

au fond j'entends les rats courir.

Courir.

**Serge Anselme**